

Le dialogue des cultures-ou- la quête de l'Autre **Michel Butor**

Dr. Al-Tamimi Subhi Rajaa

Université Lumière Lyon 2, France

***Résumé:** The extensive work of Michel Butor is based on two main pillars, namely, the intercultural dialogue that is the source of all his writing, and traveling that transforms this work and shapes it into a splendid written living expression which is in a constant quest for the Other. That is what makes Butor an author who promotes intercultural understanding. His many works, from his autobiography to collaboration with artists, to places, countries, monuments and books-objects, will be always seen as encounters where difference and diversity flourish.*

***Mots-clés:** Michel Butor, l'interculturalité, le dialogue des cultures, la quête de l'Autre, le métissage culturel*

Auteur de 1500 ouvrages, Butor nous livre des œuvres très différentes constituant une constellation qui permet de découvrir non seulement l'écrivain, mais avec lui le monde qu'il ne cesse de parcourir à la recherche de l'Autre.

Il naît à Mons-en-Baroeul le 14 septembre en 1926, près de Lille. Proche du surréalisme, sans pour autant y adhérer, il s'associe vers 1955 à Nathalie Sarraute, Claude Simon, Robert Pinget et Alain Robbe-Grillet, au sein d'un groupe littéraire appelé le « nouveau roman ». Mais, très vite, il bouscule le milieu littéraire parisien qui le limite à ce seul courant. C'est en 1950 que commence son parcours incessant du monde, nourri de rencontres, de lectures et, bien sûr, par l'écriture de multiples oeuvres. Il acquiert peu à peu une culture encyclopédique extrêmement variée. Son œuvre est toujours liée au voyage, au point qu'ils se confondent comme au sein d'une même activité. N'a-t-il pas été connu d'abord par des romans, dont l'un se passait dans un train et l'autre suivait la découverte d'une ville étrangère¹? En outre, on sait l'importance que prennent au cœur de son œuvre les cinq volumes consacrés à ce qu'il a intitulé le *Génie du Lieu*, où se découvrent des villes, des sites et des cultures d'une grande variété, en même temps que s'invente une écriture : « Avec la série des Génie du lieu, la découverte des sites géographiques et la naissance de nouvelles formes d'écriture vont de pair, Michel Butor fait voler en éclats le cadre du roman et la phrase, au profit de compositions mixtes qui tiennent à la fois de l'essai, du récit, de l'autobiographie, du journal de voyage. (...) *Le Génie du Lieu*, c'est un art de chiffonnier-poète, seule façon d'approcher l'étranger en lui conservant son mystère² ». Ce lien entre l'ailleurs et l'écriture est au cœur du projet de Butor. Les voyages ou séjours qui l'ont le plus marqué se sont accompagnés d'un changement dans sa conception de l'écriture, de la littérature, et surtout du *Livre* qui en est le support, et devient un champ de communication entre les cultures.

Afin de préciser le sens que Butor donne au concept de l'interculturalité, nous tenterons dans cet article d'explorer les éléments fondateurs de sa production et les traces intertextuelles qu'elle recèle, pour saisir en même temps les processus de génération et de résorption des oppositions culturelles. De la même façon, nous essayerons d'examiner les procédés de construction identitaire à travers la différence et les tentatives de déconstruction des ethnocentrismes de la culture coloniale qui, chez Butor, débouchent sur une topographie originale, mais très parlante de sa conception de l'interculturalité.

Dans un premier temps, nous nous arrêterons sur son expérience en Egypte car elle constitue l'élément fondateur qui a déclenché toute la suite de l'œuvre : en interrogeant l'Egypte, Michel Butor tente d'en percer le mystère, de constater les conséquences de la dévastation colonisatrice, de traduire et d'expliquer l'étonnement des habitants de ce pays devant leur propre passé.

Il nous montre aussi la manière dont le dialogue des cultures se définit comme une dynamique relationnelle et communicationnelle entre Soi et l'Autre, qui donne à des entités ou à des sujets de cultures différentes la possibilité de se constituer par les contacts, les échanges, les emprunts réciproques et multiformes.

Puis, nous tenterons de jeter la lumière sur le lien général entre le voyage et l'écriture, afin de montrer comment l'expérience de la frontière est négation du centre et de toute autosuffisance culturelle : elle ouvre vers l'extérieur. Nous examinerons la façon dont la différence et la diversité se développent et deviennent, dans la reprise butorienne, l'expérience par excellence en ce qu'elle a au sens de l'altérité.

Dans un troisième temps, nous montrerons comment la communication interculturelle a changé le concept même de l'écriture butorienne, comment celle-ci se concrétise en différents aspects : ce qui prévaut dans un premier temps est la forme romanesque ; cependant, au gré des voyages, des contacts, et des dialogues elle laisse la place à d'autres formes d'expression souvent caractérisées par la quête de l'Autre.

L'Égypte, métissage culturel et construction identitaire

Pour comprendre la tendance qui marque l'évolution générale de l'œuvre de Butor et l'importance qu'il accorde au dialogue des cultures dans son parcours, il faudrait en effet remonter à son expérience égyptienne qui, la première, ouvre la réflexion de l'auteur à la question de l'altérité. Par besoin de quitter Paris, ville qu'il aimait, mais avec laquelle il sentait la nécessité de prendre de la distance, que Butor décide de partir en Égypte. Elle constitue le premier contact avec une culture différente, racontée dans son premier *Génie du lieu*, publié en 1958, un an après *La Modification*, (qui était déjà roman de voyage à sa manière). Michel Butor arrive en Égypte en octobre 1950 afin d'y enseigner le français. Il prend son poste à «Minieh», petite ville en moyenne Égypte, vieille d'au moins cinq mille ans. Dès son arrivée, il constate qu'il exercera cette mission dans le cadre d'une expérience dont le fondement est le langage. L'exigence du métier d'enseignant, la rencontre avec la langue arabe, le patronage de Thot (dieu de l'écriture), mettent en confrontation deux langues et deux écritures différentes de la sienne : l'arabe, que Michel Butor apprend lentement à déchiffrer afin de connaître quelques mots de la langue courante, et les hiéroglyphes, traces d'une civilisation antique qui le fascine. Cependant, cette confrontation qui conduit à un retour sur les langues le conduit à une redécouverte de la sienne. Effet interculturel paradoxal : c'est grâce à la rencontre avec l'arabe, que Butor, enseignant la langue française en terre étrangère, va apprendre le français : « Un approfondissement de la réflexion sur le langage est devenue inévitable, tant et si bien que je peux dire que, d'une certaine manière, j'ai appris le français en Égypte ³ ».

Un des traits majeurs des pages consacrées à Minieh concerne la découverte du quotidien et des légers malentendus culturels qui en découlent. Par exemple, bien que Michel Butor soit venu avec l'intention de préparer une thèse, celle-ci ne verra pas le jour : « elle s'est perdue dans les sables du Nil. Butor a besoin de lire et d'écrire, et donc de disposer d'une table. Et comme il a constaté que les tables des maisons égyptiennes étaient des tables basses, il prend soin d'expliquer en détail au menuisier, croquis à l'appui, ce qu'il désire. Du coup, il reçoit une table beaucoup trop haute, et se dit « que j'étais étranger et que par conséquent je m'étais trompé. Mais pour me faire plaisir, puisque je voulais une table si haute, il m'en a fait une vraiment haute ⁴ ». Six semaines après, une nouvelle table est enfin prête, beaucoup trop basse cette fois. Butor se résoudra à utiliser les livres apportés dans ses malles pour la surélever.

Après quelques mois d'adaptation, il se sent à Minieh comme chez lui. Cette expérience ne relève pas encore de l'interculturalité au sens strict, mais elle en est le

prélude, dans la mesure où, d'une part elle relativise l'altérité, et où, d'autre part elle fait éprouver combien la découverte de l'Autre est la voie qui conduit à soi: « Je me suis trouvé moi même, vivant en ce pays, me trouvant en quelque sorte devenu l'un d'entre eux ayant particulièrement oublié ses origines et ayant particulièrement bien assimilé l'enseignement européen, comme si j'étais né dans ce pays, comme si je l'avais quitté tout petit pour la France, et que mon arrivée fût un retour⁵ ». Ainsi, la puissance d'une culture ne se manifeste pas par le fait qu'elle rejette ce qui lui est étranger, mais qu'elle se l'incorpore.

La large connaissance du pays et des hommes lui permet de mieux répondre aux besoins d'exactitude et d'objectivité qu'exige sa tâche d'enseignant. C'est ainsi que s'installe d'abord la culture de l'autre, plus que celle de la rupture. Puis commence une autre manifestation significative de cette imprégnation de l'Égypte, telle que la conte *Le Génie du Lieu*, dans le rapport qu'entretient le jeune Butor à son environnement - à commencer par ces lieux privilégiés de l'étrangeté que sont alors pour un Occidental les mosquées. Loin de tout exotisme, ou de tout faux respect équivalant à un rejet, il apprend très vite à s'y sentir à l'aise : « je m'asseyais dans un coin, appuyé à une colonne, les pieds étendus sur les tapis ; personne ne me demandait rien ; j'étais dans le paysage⁶ ».

La référence au paysage n'est pas neutre, car, au delà de tel endroit ou monument particulier, c'est tout le rapport à l'espace - et, par là, à l'écriture - qui se trouve en cause et modifié. Il explique en effet que, lorsqu'il se trouvait en Europe occidentale, l'espace lui apparaissait de manière évidente rayonner et se déployer de manière égale dans toutes les directions à partir d'un centre qui, à l'instar de Rome pour les penseurs et géographes de l'Antiquité, était représenté par Paris. Or, la découverte de la vallée du Nil bouleverse de fond en comble cette représentation : la possibilité de déplacement du nord au sud y reste à peu près infinie, tandis que, d'est en ouest, un mur interdit toute échappée : aux yeux d'un Européen, le désert est synonyme d'immensité vide, d'absence de tout repère. Il lui faut donc réapprendre à voir et à se situer, si bien que cette expérience pèsera d'un grand poids dans l'élaboration ultérieure de son écriture.

Ainsi, l'expérience égyptienne permet à Michel Butor d'affronter l'obscurantisme occidental, des millénaires après le dieu Thot dont la légende rapporte qu'il a voulu, par l'écriture, réconcilier « ces Frères que sont le soleil et l'obscurité, le bien et le mal⁷ ». On peut y voir l'image adéquate d'une rencontre au lieu d'un affrontement : écrire, c'est faire vivre le dialogue, Butor s'en souviendra encore quand, dans la quatrième tome du *Génie du Lieu* (1993), il dédiera *Transit B* « aux découvreurs d'écriture ». Car c'est par les descendants de Thot qu'il a connu sa renaissance, comme c'est en comprenant la différence radicale de la conception de la mort.

L'Égypte menacée par l'Occident

Pour retrouver certaines activités identifiées comme occidentales, Butor se déplace, chaque fin de semaine au Caire. Il y voit des films qu'il ne serait pas allé regarder à Paris ou hante les librairies et les bibliothèques. Il commence à appréhender le pays selon une double image, splendide et malheureuse. Le sentiment de culpabilité l'envahit : il se sent citoyen de ce pays « je commençais à devenir Égyptien moi-même » l'amène à mesurer les conséquences de la dévastation colonisatrice. Car l'Europe, en imposant ses modes de vie, a introduit dans cette Égypte un changement et un doute. La fascination qu'il éprouvait avant de la connaître tenait à la merveille des « civilisations successives », qu'il retrouve dans les monuments qui scandent son histoire, dans les traces laissées par les princes qui ont voulu transmettre le souvenir de leurs règnes en construisant chacun au moins un édifice : Amrou, Hakem, Touloun, Saladine, Bibars, Barouk...De là vient, à ses yeux, le

caractère unique d'une ville faite de diversité culturelle et architecturale : « traverser certaines rues, c'est passer d'un temps à un autre, d'un monde mental à un autre ⁸ ».

Mais le jeune voyageur remarque aussi que l'empreinte récente de la civilisation occidentale ne vient ni ajouter à cette diversité ni composer avec elle : elle se développe en détruisant, comme si modernité tendait à effacer les effets et les contingences de l'enracinement. Pour moderniser les quartiers riches, on les a européanisés : « Ce que l'Europe a répandu de pire dans une Egypte en voie de mutation, c'est qu'elle a semé le doute, imposé ses critères de valeur, contaminé irrémédiablement des consciences qui maintenant cherchent, tout comme nous, cette unité qui leur fait défaut ⁹ ».

Butor regrette que d'innombrables mosquées à l'architecture noble et rigoureuse, soient « fissurées », presque abandonnées, alors que des architectes égyptiens auraient pu profiter de l'architecture moderne pour poursuivre un métissage culturel, créer un lieu d'excellence et de culture intégrant les diverses expériences contemporaines tout en conservant avec soin la richesse des origines. Cela le conduit à percevoir les ravages d'un ethnocentrisme européen qui prétend évaluer l'histoire mondiale à l'aune de celle d'un seul continent : « sans qu'il soit besoin de faire intervenir ces autres peuples, ces autres civilisations bizarres, curieuses, exotiques, amusantes, mais auxquelles un esprit sérieux, rassis, un monsieur qui s'occupe d'affaires ou de politique considère qu'il ne saurait sans ridicule accorder une attention véritables ¹⁰ ».

A cette hégémonie il oppose sa propre expérience qui l'a conduit à maintes reprises à modifier ses manières de voir et de penser au contact des autres. Butor met l'accent sur le danger qu'offre pour l'existence la modernité mal comprise et mal appliquée : pour lui, la leçon se trouve dans un dialogue qui se construit par les rencontres avec les lieux, des civilisations et des Arts. L'Egypte est donc pour lui le lieu et l'occasion d'un *décentrement* : il en tire une nouvelle représentation non pas seulement du monde et de l'espace mais également de lui-même et de l'écriture.

Est-il excessif de dire que Butor écrivain est né en (et de) l'Egypte ? Qu'à travers sa première rencontre avec l'étranger, il ne s'est pas contenté de redécouvrir sa propre langue, mais est proprement né à l'écriture ? *Passage de Milan* (1954), son premier roman, est une comparaison entre les civilisations égyptienne et occidentales. Il illustre ce qu'il advient d'un lieu sans « génie » : le récit s'étend sur la durée d'une seule nuit, de sept heures du soir à sept heures du matin dans des immeubles de sept étages. Cloîtrés dans leurs appartements, sans communication réelle entre eux, les habitants mènent une vie faite d'anonymat et de fermeture à l'autre. L'un d'entre eux pourtant, un abbé égyptologue, ne cesse de rêver à sa passion, et imagine qu'il fait un voyage dans le monde des morts de l'ancienne Egypte : son lit se transforme en barque dirigée par un homme dont le visage ressemble à celui du paysan exilé qui habite au troisième étage, et qui tient « dans la main le manche d'un gouvernail primitif ¹¹ ».

Or, ce paysan exilé, avec sa robe bleue et sa calotte ou son turban, est directement inspiré par Ahmed, que Butor avait rencontré sur le bateau qui l'emmenait en Egypte, et à nouveau retrouvé à Louxor : « Comme nous venions de quitter la nécropole de Deir et-Medineh, sur le sentier, un paysan égyptien, grand avec une longue robe bleue presque noire, nous a arrêtés, nous a salués, moi spécialement, avec un air de grande joie. Je ne comprenais absolument pas ce qu'il me disait, ce qu'il me voulait, la raison de son attitude, lorsque soudain j'ai reconnu parmi ses paroles ces quatre syllabes : André-Lebon ¹² ».

C'était le nom du bateau pris à Marseille, sept mois auparavant. Parlant deux langues différentes, les deux voyageurs purent échanger par un autre moyen : les images ont détruit le barrage de la langue, et ils ont partagé le souvenir de l'obélisque de la place de la Concorde « dont nous avons bien entendu dire qu'il était un obélisque de Louqsor, formule dont nous ne commençons qu'à présent à percevoir le sens et les implications ¹³ ».

Reprise inverse de la froideur, de l'isolement et de l'incommunication des habitant du *passage de Milan*, l'Égypte constitue la référence première : celle où le «génie du lieu » tient à son coefficient d'épaisseur et de rencontre humaine. Elle amorce une quête qui n'aura pas de fin, et que Butor ne se lassera pas de conduire, d'abord dans le monde méditerranéen, en Andalousie, en Turquie de Konya à Istanbul, en Afrique du Nord, à Jérusalem ou à Damas : « partout, à travers les différentes orthodoxies, je sentais le dialogue plus ou moins occulte avec les civilisations antérieures ou voisines, permettant d'imaginer un avenir d'ouverture, de tolérance, d'élégance généreuse, dont bien des événements de ces dernières risquent de nous faire désespérer¹⁴». *Passage de Milan* est en tout cas fortement empreint de la nostalgie du séjour en Égypte, comme le révèle clairement la dernière phrase du *Génie du Lieu* : « Quand retournerai-je en Égypte ? ¹⁵».

Le voyage et l'écriture

En attendant ce retour, il est important de signaler que Butor n'a jamais cessé de voyager et, très vite, devient même un écrivain itinérant. Dès le début de son oeuvre, une relation étroite s'est en effet établie entre le voyage et l'écriture, au point qu'ils se confondent comme les versants d'une même activité, ce qui ne contredit d'ailleurs ni sa mission, ni ses préoccupations personnelles : « La Terre tourne lorsque je me promène et la Terre tourne bien sûr lorsque je suis à ma table et que j'écris ¹⁶».

Butor est un grand voyageur, mais l'oeuvre qui en porte la trace ne se laisse pas assimiler à une simple entreprise de description de villes ou de sites : c'est leur culture qu'elle interroge, ou plutôt, leurs cultures : « Je suis allé dans pas mal de pays pour les interroger, comme on cherche un mot dans le dictionnaire... Le voyage c'est cela : une interrogation ; et la terre, un grand livre qu'on feuillette. [...] il y a l'histoire, l'évolution d'un peuple, dont les villes, ces oeuvres collectives, portent les empreintes.¹⁷ ». Chez lui, l'interrogation des villes traversées se porte toujours sur les gens et sur les lieux : elle lui a avant tout permis de découvrir le dialogue entre les différentes civilisations, la possibilité de faire de la différence un facteur d'équilibre dans la rencontre, la volonté de savoir ce qu'il y a de l'autre côté de l'horizon, la manière dont les autres nous voient, et, comme il le dit lui-même, de devenir un peu un autre.

Telle est donc l'essence du déplacement pour Butor. Plus tard, cette notion incarne en lui l'esprit d'un nomade : tout en poursuivant ses recherches sur les traces du passé, il se consacre à l'étude des conditions humaines culturelles les plus variées. De même que les tribus non sédentaires ont appris de science immémoriale à suivre les animaux à la trace et à décrypter les signes de la végétation, de même l'écrivain nomade s'initie, au fil de ses pérégrinations et de ses pages, à voir, à déchiffrer et à lire : « Le nomade pour utiliser la région dans laquelle il se déplace, est obligé de reconnaître un certain nombre de signes. Il doit rappeler d'une migration à l'autre qu'il y a à tel endroit un point d'eau ou dans telle région du blé. Il se souviendra que près de tel rocher, il y a des succulentes baies ¹⁸».

La terre tout entière se prête ainsi à l'observation et à l'interprétation, comme une page d'écriture : sa surface est couverte de signes primitifs du même genre que ceux dont nous faisons usage lorsque nous sommes dans un pays étranger dont nous ne connaissons pas la langue. La ville est un livre sans frontière, qui invite à la lecture et au dialogue : « Se promener dans certaines villes c'est comme écouter une musique magnifique, ou la jouer. C'est comme lire un livre ou une partition¹⁹ ». C'est que, même si elle est faite de pierre, de brique et de béton, ce sont les hommes qui l'ont construite et qui y ont déposé leurs traces et leurs marques.

Mais, si chacun de ses voyages a fait découvrir quelque chose d'essentiel à Michel Butor, deux l'ont beaucoup marqué et introduisent des coupures dans son oeuvre : ses quatre

romans²⁰ ont été écrits entre deux séjours, l'un en Égypte, l'autre aux États-Unis : « Mon existence a été scandée par un certain nombre de voyages. [...]. D'abord le voyage en Égypte : découverte d'une autre civilisation, et surtout de régions obscures à l'intérieur de notre histoire. C'est après ce voyage en Égypte que j'ai écrit des romans. Autre découverte essentielle : le premier voyage aux États-Unis, au cours duquel j'ai eu l'impression de voyager dans un avenir possible avec ses bons et ses mauvais côtés, avec des choses que l'on pouvait essayer d'imiter, d'autres d'éviter ²¹».

Le dialogue des cultures ou la quête de l'autre

Il faut éviter de se satisfaire d'une seule lecture ou d'une seule interprétation. Pour Butor l'enjeu est dans l'échange qui est son unique principe et qui conditionne les apports féconds entre Soi et l'Autre : « Ce qui est à l'origine c'est le dialogue. Puis à l'intérieur du dialogue il y a des moments d'isolement. D'où cette apparence que l'œuvre littéraire est « l'expression de l'individu ». Mais l'isolement de l'individu intervient déjà à l'intérieur du dialogue et du mouvement ²²».

Ce mouvement est associé à la quête de l'Autre : Michel Butor est un homme pour qui la rencontre est toujours l'occasion d'une création ou d'une réflexion littéraire, artistique et philosophique avec/ou sur l'Autre : « Avec Michel Butor, l'autre est ainsi au principe du travail littéraire : mise en jeu, mise à feu d'articuler ; marge de manœuvre ; élaboration de règles et contraintes, et débordements à leur endroit ; désajustement (comme on dit lorsque les pièces d'un rouage ont du jeu) qui font du texte une surface accidentée ²³».

Après avoir publié *Degré* (1960), Butor abandonne le genre romanesque pour s'orienter vers d'autres formes littéraires, il semble que son séjour aux États-Unis ait été décisif sur ce point. Fasciné par l'espace-temps qu'il découvre, il écrit alors *Mobile* (1962), qui marque le divorce avec le roman, et il s'engage dans une recherche de forme nouvelle où il peut dialoguer en liberté avec le continent américain grâce à une écriture nomade.

Le dialogue s'étend, le lien de Butor avec le livre se développe, il inaugure un rapport particulier à son sujet, qu'il ne cessera d'interroger et d'expérimenter par la suite, et qui relève essentiellement du dialogue avec l'Autre. Les deux pôles de l'identité propre et de l'altérité fondent en effet la base du livre, lui donnent sa raison d'être et lui permettent de devenir un véritable ouvrage sans frontières. Au lieu de s'enfermer dans l'univers clos et autonome du roman, il devient en effet un objet ouvert sur le monde extérieur. Par la même occasion, on pourrait dire que le livre est alors pour Butor une architecture fondée sur l'interculturalité littéraire, et nourrie par une conception anthropologique de l'Homme dans toute sa dimension universelle. L'écriture est un tissage qui accueille et transforme les écarts au profit de l'unité sensible d'un genre fédérateur.

La volonté de construction ouverte s'exprime de manière privilégiée dans le soin que met l'écrivain à cultiver la porosité des frontières entre genres littéraires. Son œuvre est un espace transmis, un archipel où l'on peut entrer par le roman comme par la critique, la poésie, la correspondance, l'entretien ou le livre d'artiste. Fiction et critique, roman et essai, en particulier, lui apparaissent comme des genres proches, sinon exactement de même nature.

Le dialogue peut également s'établir entre la littérature et les autres genres artistiques : architecture, peinture, musique, gravure, autant d'expressions à considérer, non pas dans leurs détails spécifiques et isolés, mais selon le principe d'un métissage harmonieux. Elles s'enrichissent les unes les autres pour conduire vers un monde qu'aucune limite ne cloisonne.

Aucune présence au monde n'est possible, aux yeux de Michel Butor, sans l'usage du dialogue : c'est lui, dans l'écriture, qui rend l'œuvre plus claire. D'où l'idée de considérer le livre comme une matrice. L'importance donnée à l'intervention de l'autre permet ainsi de développer une multiplicité d'identités, ce qui fait dire à Lucien Giraudo que Butor « se présente bien comme un être véritablement habité par l'Autre, le lieu où s'engage la multiplicité du dialogue ²⁴ ». Ainsi s'explique, en dépit ou à cause de sa diversité, la continuité de l'écriture butorienne : Mireille Call-Gruber, qui dirige l'édition actuelle des Œuvres complètes, est la première à reconnaître l'absurdité qu'il y aurait à tenter de la circonscrire et de la répartir sous des genres bien définis, puisque chacun des textes qu'elle rassemble ne prend vraiment son sens que dans le jeu de ses rapports avec les autres ; tous ne font qu'accentuer l'ouverture sur l'Autre, le divers et l'inachevé, et, dans ce but, privilégient de plus en plus la forme du dialogue dans le temps et dans l'espace.

Ainsi, dialogue des cultures et quête de l'Autre correspondent pleinement à ce qu'est et veut être Michel Butor. Tous deux sont conçus, dans son œuvre et dans sa vie, comme les volets d'un diptyque, volets à la fois distincts et complémentaires qui s'articulent et se referment l'un sur l'autre.

Notes

[1] BUTOR, Michel, *La Modification*, Édition de Minuit, Paris, 1957.

[2] La série de *Génie du Lieu* est regroupée en volumes dans l'édition des Œuvres Complètes sous la direction de Mireille Call-Gruber : Volume V : *Génie du Lieu 1* et volume VI : *Génie du Lieu 2*. La Différence, Paris, 2007.

[3] « Renversement, entretien de Michel Butor avec Jean-Christophe Aeschlimann », in *Michel Butor aux quatre vents, Suivi de l'Écriture nomade par Michel Butor*, José Corti, Paris, 1997, Op. cit., p. 195.

[4] BUTOR, Michel, *Improvisations sur Michel Butor*, La Différence, Paris, p. 55.

[5] BUTOR, Michel, *Le génie du lieu*, Grasset, Paris, 1958, p. 194.

[6] BUTOR, Michel, *Improvisations sur Michel Butor*, Op., cit., p. 73.

[7] ASSAAD, Fawzia, « Michel Butor L'Égyptien », in *Butor aux quatre vents*, op. cit., p. 31.

[8] BUTOR, Michel, *Le Génie du lieu*, Op. cit., p. 166.

[9] SKIMANO, Christiann et TEULON-Nouailles, Bernard, *Michel Butor, Qui êtes-vous ?* La Manufacture, Lyon, 1988, p. 20-21.

[10] BUTOR, Michel, *Le Génie du lieu*, Op., cit., p. 192.

[11] BUTOR, Michel, *Passage de Milan*, Minuit, Paris, 1954, p. 182.

[12] Ibid., p. 182.

[13] Ibid. P; 208.

[14] Ibid., P. 289.

[15] Ibid., P. 210.

[16] SKIMANO, Christiann et TEULON-NOUAILLES, Bernard. Michel Butor, Qui êtes-vous ? Op. cit., p. 296.

[17] *Michel Butor, Entretiens, Quarante ans de vie littéraire*, volume I, 1956-1968, Ed. Joseph K., réunis, présenté et annoté par Henrie Désoubeaux, Paris, 1999.

[18] BUTOR, Michel, « L'Écriture nomade », in *Butor aux quatre vents, Suivi de L'Écriture nomade par Michel Butor*, DAÏLLENBACH, Lucien (dir.), José Corti, Paris, 1997, p. 144

[19] BUTOR, Michel, *Improvisations sur Michel Butor*, Op. cit., p.130.

[20] *Passage de Milan* (1954), *L'Emploi du temps* (1956), *La Modification* (1957), *Degrés* (1960)

[21] BUTOR, Michel, « Voyager », in *Improvisations sur Michel Butor*, Op. cit., p. 171.

[22] *Une schizophrénie active, Deuxième voyage avec Michel Butor*, Entretien avec Madeleine Santschi, L'Age d'Homme, Lausanne, 1993, p. 63.

[23] CALLE-GRUBER, Mireille, « Michel Butor l'hospitalier », in *Œuvres complètes de Michel Butor*, Romans, Vol.1. La Différence, 2006, p. 9.

[24] GIRAUDO, Lucien, Michel Butor, *Le Dialogue avec les Arts*, Presse Universitaire du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, p. 200.

Bibliographie

- BUTOR, Michel, *Passage de Milan*, Minuit, Paris, 1954.
BUTOR, Michel, *La Modification*, Minuit, Paris, 1957.
BUTOR, Michel, *Le Génie du Lieu*, Grasset, Paris, 1958.
BUTOR, Michel, *Improvisations sur Michel Butor*, La Différence, Paris, 1993.
Michel Butor, *Entretiens, Quarante ans de vie littéraire*, volume I, 1956-1968, Ed. Joseph K., réunis, présenté et annoté par Henrie Désoubeaux, Paris, 1999.
CALLE-GRUBER, Mireille, *Œuvres complètes de Michel Butor*, Romans, Vol.1. La Différence, Paris, 2006.
GIRAUDO, Lucien, *Michel Butor, Le Dialogue avec les Arts*, Presse Universitaire du Septentrion, Villeneuve d'Asq
SANTSCHI, Madeleine, *Une schizophrénie active, Deuxième voyage avec Michel Butor*, Entretien avec Michel Butor, L'Age d'Homme, Lausanne, 1993.
SKIMANO, Christiann et TEULON-Nouailles, Bernard, *Michel Butor, Qui êtes-vous ?* La Manufacture, Lyon, 1988.